



INSTITUT FRANÇAIS DE RECHERCHE SUR LE JAPON CONTEMPORAIN

FRENCH INSTITUTE FOR RESEARCH ON CONTEMPORARY JAPAN

フランス国立現代日本研究センター

UMIFRE 19 CNRS- MAEE

Qu'est-ce que les études celtiques ?

**par Pierre-Yves Lambert
(EPHE)**

**Working paper - Série C : Conférences
WP-C-18-IFRJC-Lambert-10-04.pdf**

Note revue après une conférence publique prononcée le 15 octobre 2009 à la Maison Franco Japonaise par le bureau français avec la collaboration de la société des études du plurilinguisme et la Société des études celtiques.

Qu'est ce que les études celtiques ?

Par Pierre Yves Lambert, Professeur à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (EHPE).

Pour vous parler de ma discipline, j'emploierai l'expression utilisée depuis plus de cent ans, les "études celtiques" (anglais *Celtic Studies*, all. *Keltische Studien*, ou *Keltologie*). Il est tout de suite évident que ces études s'occupent des Celtes, de leurs langues, de leurs cultures (culture matérielle pour les archéologues, mais aussi, dès la période médiévale, culture intellectuelle: littératures, textes de lois, textes religieux, littérature orale, coutumes etc.)¹

Mais, sitôt que nous essayons de définir les Celtes, les problèmes commencent. Qu'y a-t-il de commun entre les Celtes antiques, localisés sur le continent, et connus par les historiens grecs et romains, et par l'archéologie, et les Celtes du Moyen Âge, connus principalement dans les îles Britanniques (et en Bretagne Armorique)? Rappelons quelles sont les différentes langues celtiques et leur période attestée:

Pour le celtique antique, nous avons le Celtibère, au centre de l'Espagne, le Lépontique, dans la région des Lacs italiens, et le Gaulois, en Italie du Nord (Transpadane, vallée du Tessin et de la Sessia) et dans la France actuelle.

Pour le celtique médiéval et moderne, nous avons deux groupes dialectaux, le goidélique, regroupant irlandais (7^e – 21^e s), écossais (15^e - 21^e s.) et mannois (16^e-20^e s.), et le brittonique, regroupant gallois (9^e – 21^e s.), breton (9^e – 21^e s.) et cornique (10^e – 18^e s.)²

Celtes antiques et celtes médiévaux sont difficiles à comparer. Les localisations sont différentes, et les sources d'informations aussi: les Celtes médiévaux nous ont laissé des littératures vernaculaires, ils nous parlent d'eux-mêmes, alors que pour les Celtes antiques nous dépendons presque entièrement du témoignage d'historiens étrangers. Nous aurons à analyser de façon plus précise ce problème de comparaison entre Celtes antiques et médiévaux. Nous n'avons pas de problème pour comparer les Celtes médiévaux et les Celtes de l'ère contemporaine, du moins ceux qui ont conservé leur langue ou leur culture. Mais là aussi, se pose une question de rigueur scientifique: quelle est cette discipline qui prétend connaître les Celtes à travers tous les pays et toutes les époques? On admet en Europe que l'Italie antique d'une part et la culture italienne médiévale et moderne d'autre part sont deux spécialisations distinctes, qu'un homme ne peut assumer à lui seul; or c'est un travail de cette sorte que l'on demande aux celtisants, ou aux celtologues. Travaillant sur des époques variées, sur des cultures diverses, le celtisant risque de passer pour un amateur, ou un dilettante aux yeux de ses collègues beaucoup plus spécialisés.

C'est seulement au niveau de l'étude de linguistique historique qu'il est légitime de traverser les siècles.

1 Introduction générale aux Celtes: Helmut BIRKHAN, *Kelten, Versuch einer Gesamtdarstellung ihrer Kultur*, Wien, Vlg. der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1997 (1275p.); idem, *Kelten, Bilder ihrer Kultur – Celts, images of their culture, German-English edition*, Wien, 1999 (453p.).

2 Concernant la famille de langues celtiques et son développement, voir Karl Horst SCHMIDT, « Zur Rekonstruktion des Keltischen, Festlandkeltisches und Inselkeltisches Verbum », *Zeitschrift für celtische Philologie (ZCP)* 41, 1986, p. 159-179 (cf. p. 164), et, idem, « The Celtic problem. Ethnogenesis (location, date?) », *ZCP* 45, 1992, p. 38-65 (cf. p. 46).

Pour expliquer l'orientation actuelle des études celtiques, il faut remonter jusqu'au XIX^e siècle. A cette époque se développe l'archéologie celtique dans les pays d'Europe occidentale; mais un préjugé tenace entache les chronologies: beaucoup d'archéologues, en particulier en France, attribuent aux Celtes (en France, aux Gaulois) l'installation des mégalithes. Il en reste encore des traces aujourd'hui: vous connaissez bien la bande dessinée de Goscinny et Uderzo, concernant un village gaulois qui résiste à l'occupant romain, dans l'ouest de la Gaule: on y trouve un célèbre livreur de menhir, Obelix. Ceci n'est que l'un des aspects de la celtomanie; les ethnologues aussi étaient enclins à attribuer des origines celtiques aux coutumes locales; de même, les philologues avaient tendance à conférer une étymologie gauloise à tous les mots particuliers des dialectes français.

La réaction des savants a été une réaction de linguistes: un grand nombre d'ouvrages scientifiques sont publiés au XIX^e s. pour tenter de définir à partir des noms de lieux les plus anciens quels étaient les premiers habitants de l'Europe. Les premiers ouvrages de linguistique gauloise par Roget de Belloguet³, D'Arbois de Jubainville⁴, s'occupent essentiellement des noms de lieux d'origine gauloise, et montrent qu'ils peuvent s'expliquer par la comparaison des langues celtiques médiévales et modernes. Ainsi le *-dûnum* gaulois est conservé dans l'irlandais *dún* "fort" et dans le gallois *din*; l'adj. *mâros* "grand" est représenté par l'irl. *már* puis *mór*, le gall. *mawr* et le breton *meur*. La linguistique historique et la grammaire comparée des langues celtiques se sont donc développées, elles ont permis un diagnostic des documents linguistiques, ce qui revient à dire où et quand il y a eu des Celtes en Europe. Dans ce mouvement scientifique, un événement important a été la fondation de la *Revue Celtique* en 1870; puis il y a eu des enseignements universitaires, à Paris et Oxford.

Par conséquent, si les "Etudes celtiques" transcendent les époques et les frontières géographiques, c'est parce que la première mission des celtisants a été de distinguer ce qui, dans les noms antiques, appartenait à une langue celtique, et que ce diagnostic reposait nécessairement sur la comparaison linguistique, - autrement dit, les noms antiques pouvaient être définis comme celtiques lorsqu'ils étaient comparables à des mots des langues celtiques médiévales et modernes.

D'emblée, vous le voyez, les études celtiques constituent un ensemble pluridisciplinaire où archéologues et linguistes se complètent. Pour donner un nom à une culture, c'est-à-dire pour reconnaître la présence de Celtes, dans l'Antiquité, il faut une preuve de leur appartenance linguistique au groupe celtique; ces preuves sont souvent réduites: parfois nous n'avons qu'un nom de peuple ou un nom de ville transmis par les historiens antiques. Cette définition linguistique des Celtes a été reconnue par de nombreux archéologues; je dois cependant signaler que plusieurs archéologues britanniques (John Collis etc.) remettent en question la validité du concept de "Celtes" parce qu'il leur paraît étranger à leurs méthodes.

Personnellement je ne suis pas étonné que ce scepticisme soit apparu d'abord en Angleterre, dans la mesure où c'est aussi ce pays qui a connu, au XIX^e, la passion celtomane la plus intense, et en même temps le besoin de construire une science des Celtes plus rigoureuse.

Cependant D'Arbois de Jubainville ne s'est pas arrêté là: non seulement il a comparé les preuves linguistiques, mais il a voulu comparer aussi les cultures, car il a observé que les récits épiques irlandais conservaient le souvenir d'une société très archaïque, avec un druide,

3 Dominique-François-Louis ROGET, baron DE BELLOGUET, *Ethnogénie Gauloise, ou Mémoires critiques sur l'origine et la parenté des Cimmériens, des Cimbres, des Ombres, des Belges, des Ligures et des anciens Celtes*. Contient un *Glossaire Gaulois avec deux tableaux généraux de la langue gauloise*. 4 vol. 1858-1873

4 Henri D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Les premiers habitants de l'Europe d'après les auteurs de l'antiquité et les recherches les plus récentes de la linguistique*, 1^e édition, Paris, 1877; 2^e édition, 2 vol., 1889-1994. En 1916, Georges DOTTIN publia une mise à jour de ce livre: *Les Anciens Peuples de l'Europe*.

et un roi dont le pouvoir a des effets magiques. De plus, l'épopée irlandaise présentait un héros tout à fait comparable à ceux des grandes épopées indo-européennes, comme Achille dans l'épopée homérique. D'Arbois a donc développé un essai de comparaison entre la culture matérielle de la Tène et les textes épiques du Moyen Âge irlandais⁵. D'autres après lui ont remarqué encore d'autres archaïsmes dans les légendes irlandaises : K. Jackson, Myles Dillon, etc.⁶

Cet argument n'a pas été suivi par les archéologues, qui ont estimé qu'il s'agissait de comparaisons hypothétiques, indémonstrables, et somme toute gratuites. Camille Jullian fut l'un des premiers à critiquer ce type de comparaison.

On voit donc que le dialogue entre archéologues et linguistes est difficile. Les archéologues ont une bonne raison de ne pas suivre les linguistes ni les philologues: c'est qu'ils sont toujours spécialistes d'une époque, et d'une seule, tandis que les linguistes comparent les mots et les idées à travers les siècles. D'autre part, les archéologues contemporains, lorsqu'ils font des comparaisons, ont tendance à préférer celles qui ont un intérêt méthodologique ou anthropologique. Pour cela, il vaut mieux comparer des cultures non apparentées, mais arrivées au même niveau de développement. C'est donc pour des questions de méthode scientifique, que les archéologues et les historiens ne peuvent que se méfier des comparaisons entre des siècles différents, et des lieux différents

Il est assez édifiant d'écouter archéologues et linguistes parler du passé préhistorique de leur propre pays. Les deux approches sont complètement différentes et les deux types de science se comprennent à peine. Le linguiste admet volontiers des migrations ou des brassages de populations mais il ne peut sortir d'une chronologie relative qui est en définitive assez vague (seuls les emprunts seraient datables, car ils sont liés à un apport technique ponctuel). Pour ses datations, l'archéologue a besoin de la trace d'échanges, ou d'invasions; en l'absence de changement culturel significatif, l'archéologue est tenté de croire à la permanence des cultures et des peuplements, même sur une longue période – et les archéologues britanniques ont longtemps cru à la permanence d'un peuplement néolithique autochtone. D'ailleurs, en cas de changement de population, l'archéologue aurait été en peine de caractériser la population précédente: étaient-ce des Celtes, ou non? Je comprends donc dans une certaine mesure le celto-scepticisme de John Collis, au moins dans le cas des populations qui ont précédé celles qui ont clairement une langue celtique. D'ailleurs, faut-il nécessairement associer les progrès techniques du 2nd Âge du Fer à un changement de population? Tout cela a pu prendre différentes formes selon les régions.

En fait, la construction scientifique des études celtiques ne répondait pas partout aux mêmes besoins, et par conséquent le contenu même des études celtiques n'est pas le même selon les pays. Pour simplifier, disons que les études celtiques ont deux sens distincts: soit il s'agit d'additionner la connaissance des différentes langues et littératures celtiques, soit il s'agit d'une étude comparative, en vue de retrouver des éléments celtiques communs dans les langues, les littératures, les lois, les mythologies. Les études celtiques dans le premier sens, nous les trouvons dans les pays de langue celtique: ces pays ont depuis longtemps développé l'enseignement et la recherche pour leur langue (l'irlandais en Irlande, le gallois au Pays de Galles, etc.), et ils ont ensuite cherché à développer l'enseignement et la recherche des autres

5 Ses principaux ouvrages à ce sujet sont: *L'Introduction à l'étude de la littérature celtique* (Cours de littérature celtique, t. 1), Paris E. Thorin, 1883; *L'Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande*, Paris, E. Thorin, 1883 et *L'épopée celtique en Irlande* (Cours de littérature celtique, t. 5), Paris, E. Thorin, 1892.

6 Kenneth JACKSON, *The Oldest Irish Tradition: A window on the Iron Age*, Cambridge, 1964; Myles DILLON, « The archaism of Irish tradition », *Proceedings of the British Academy* 33, 1947, p. 245-64. Dans la lignée de Dumézil: Alwyn et Brinley REES, *Celtic Heritage, Ancient tradition in Ireland and Wales*, London, 1961.

langues celtiques, afin d'offrir aux étudiants un cursus complet. Sauf exception, dans ces pays les spécialistes étudient seulement l'une de ces langues ou de ces littératures. Mais il n'en va pas de même lorsque les études celtiques sont comprises dans un sens comparatif, comme c'est le cas à Paris, Cambridge, Oxford, et pour quelques autres enseignements de philologie celtique. Dans ces lieux où la présence celtique a disparu depuis longtemps, la recherche des Celtes n'est peut-être pas moins une question identitaire, malgré des aspects théoriques, et spéculatifs évidents.

Comment pourrait-on empêcher les Français de s'identifier aux anciens Gaulois, et les Anglais aux anciens Bretons? Aussi, je crois que cette préoccupation identitaire explique pour une bonne part les préjugés celtomanes comme les positions celtosceptiques.

D'ailleurs, il y a certainement de quoi être fier d'être un Celte!

Je voudrais rappeler ici quelques clichés, quelques *topoi* sur lesquels nous avons déjà le témoignage des Anciens. D'après eux en effet, les Celtes étaient de braves guerriers, mais on signale souvent leur indiscipline, et leur penchant pour les boissons alcoolisées. Polybe estime que le vin de Méditerranée était le principal mobile des invasions celtiques du V^e et du IV^e s.

Je crois bon d'évoquer à présent quelques aspects du monde celtique qui sont particulièrement visibles, et qui ont pu jouer un rôle important dans l'histoire de l'Europe.

1. Lorsque les Celtes apparaissent dans l'histoire, ce sont des peuples mal connus, mais qui menacent d'envahir l'Italie et la Grèce. La supériorité de leur armement en fer (c'est déjà le second âge du Fer, la Tène) leur permet de vaincre leurs adversaires: ils prennent la ville de Rome en 490, et le monde étrusco-romain doit admettre l'installation de peuples Gaulois sur la face adriatique de l'Italie (les Sénons); les Gaulois se sont aussi installés dans la plus grande partie de la Transpadane (la partie de la plaine du Pô au Nord du Pô). En Grèce, les Gaulois pillent le sanctuaire de Delphes (390), puis ils sont soit dispersés, soit engagés comme mercenaires: ainsi les Galates, au service des rois de Pergame, reçoivent des terres au centre de la Turquie actuelle (Galatie).

2. L'extension de la puissance romaine a permis de coloniser les anciens ennemis celtiques: d'abord en Italie (IInd s. av. J.C.) puis en Gaule transalpine. La romanisation de plusieurs pays celtiques a été l'occasion d'une confrontation culturelle intéressante: l'art gallo-romain en est la preuve. La langue gauloise a progressivement disparu devant l'avancée du latin, mais l'on a conservé cependant quelques inscriptions gauloises. Dans les îles Britanniques, seule la Grande-Bretagne a été colonisée; cela n'a pas empêché la langue vernaculaire de survivre.

3. Parmi les mouvements de population qui se produisent à la fin de l'empire romain, on constate l'afflux de populations germaniques en Grande-Bretagne. À cause de cela, et aussi à cause de la menace des pirates irlandais, beaucoup de Bretons déjà romanisés et christianisés, mais parlant encore une langue brittonique, émigrent en Armorique: c'est la naissance de la Bretagne (ou "Petite-Bretagne").

Le breton est une langue celtique qui est encore parlée aujourd'hui (200.000 locuteurs?), malgré les persécutions dont elle a été l'objet depuis le XIX^e s. de la part d'une administration française très centraliste.

4. L'Irlande, qui n'a pas connu la colonisation romaine, découvre la civilisation romaine en même temps qu'elle est christianisée par des évêques de Grande-Bretagne (le principal étant s. Patrice). L'Irlande découvre donc, entre autres, l'écriture latine. Les clercs et moines irlandais se sont passionnés pour la culture latine, dans laquelle ils sont devenus très savants. Une partie de la culture latine a survécu grâce à l'effort de transmission des moines

irlandais. Les Irlandais ont développé un christianisme assez original, car ils étaient relativement isolés du reste de la chrétienté. On leur a reproché de continuer des liturgies désuètes (par ex. pour la date de Pâques).

C'est aussi un christianisme très dynamique. On fonde beaucoup de monastères, on recopie des manuscrits, et l'on part en mission. Les moines irlandais ont en effet essaimé aussi en Europe continentale, sur les traces de saint Colomban, qui fonde des monastères importants à Luxeuil (Lorraine) puis à Bobbio (Italie du Nord); l'un de ses disciples fonde Saint-Gall en Suisse. La règle monastique de Colomban était très stricte.

Ce mouvement religieux a laissé beaucoup d'écrits, en irlandais ou en latin. La littérature hiberno-latine représente de façon emblématique ce que l'on peut attendre des cultures celtiques: d'une part des archaïsmes précieux (c'est là seulement que l'on a conservé, par exemple, des apocryphes de la Bible); d'autre part, une approche assez originale des questions qui sont discutées dans toute la chrétienté. Par exemple, la polygamie n'est pas interdite, et les moines irlandais réussissent à trouver dans l'Ancien Testament des textes qui vont permettre de justifier cet antique usage irlandais. Pour le reste, les moines irlandais nous semblent agir comme des néophytes un peu provinciaux: il leur arrive de se tromper sur le sens d'un texte, mais ils ont aussi une compréhension très juste des grandes questions de la foi chrétienne.

5. Les grandes littératures médiévales de l'Irlande et du Pays de Galles sont intéressantes à plus d'un titre. Bien sûr, on peut y chercher des souvenirs de l'époque pré-chrétienne, et l'Irlande a même conservé des légendes mythologiques qui sont explicitement païennes. Ces données mythologiques se prêtent à la comparaison avec d'autres cultures indo-européennes (G. Dumézil).

Mais on peut lire aussi ces légendes comme des traités de propagande pour la gloire des familles régnantes; ou encore comme des modèles de vie, où sont exaltées les vertus et l'héroïsme qui permettent de défendre la société. Vous connaissez certainement l'histoire de Cú Chulainn, un jeune guerrier Ulate qui défend le sol de son pays contre les envahisseurs. L'épopée celtique regorge d'exemples héroïques de cette sorte.

Parmi les genres littéraires propres à l'Irlande, on peut relever quelques compositions religieuses: les visions de l'Au-delà, ou les voyages outre-mer, par des moines qui s'abandonnent à la main de Dieu.

Les légendes brittoniques sont peu nombreuses - du moins en moyen-gallois. Mais la Grande-Bretagne brittonique a fourni la légende d'Arthur et toute la matière de Bretagne, qui a inspiré tant d'œuvres dans les littératures médiévales européennes.

Il y a eu de grands poètes en Irlande et au Pays de Galles. Le plus célèbre est sans doute Dafydd ap Gwilym. Or on admire dans ses poèmes à la fois le traitement original du thème de l'amour courtois, et l'utilisation très habile de la métrique du *cywydd*. Ici encore, nous avons à la fois un emprunt, et une composition originale.

Il faudrait continuer cette évocation avec les grands moments de l'histoire moderne: les malheurs de l'Irlande aux XVII^e et XVIII^e s., puis les mouvements nationalistes et la libération au XX^e s. La connaissance de la littérature épique irlandaise a pu inspirer une partie du nationalisme irlandais à partir de la fin du XIX^e s. - Cette inspiration était déjà présente dans le mouvement romantique et même préromantique, grâce au succès des « poèmes ossianiques » publiés par Macpherson. Cet auteur n'était pas fidèle à ses sources, mais il a eu l'initiative de faire connaître des traditions orales préservées dans les pays celtiques, ce qui a complètement changé le regard du monde lettré sur les pays celtiques et sur les cultures populaires en général.

Certains pays celtiques adhèrent partiellement ou totalement à la Réforme. Le protestantisme joue un rôle important dans la vie quotidienne des Gallois, qui se sont mis à la lecture et à l'étude de la Bible.

La Bretagne a connu elle aussi des mouvements politiques favorables à l'autonomie. Mais il semble que la majorité de la population n'a pas adhéré à cette option politique. On peut admettre, avec Mona Ozouf, que les Bretons se sont fait très tôt à l'idée que la langue bretonne était réservée au cercle familial, ou aux proches voisins, ou encore aux collègues pratiquant le même métier dans le même district. Il s'agit en fait surtout des cultivateurs et des pêcheurs. Même si leur nombre a dramatiquement réduit ces dernières années, on peut considérer comme un miracle que la langue ait survécu jusqu'à nos jours. C'est un héritage précieux qu'il convient de protéger.

L'histoire des cultures celtiques est ainsi une suite de mouvements de résistances, par fidélité au passé et aux traditions, mais en s'ouvrant aussi au monde contemporain, en acceptant les nouveautés (les emprunts linguistiques). Si parfois les cultures celtiques nous paraissent un peu "provinciales", par rapport aux grandes capitales européennes, c'est aussi une partie de leur charme; on peut d'ailleurs estimer que les cultures celtiques ont survécu aussi grâce à leur éloignement par rapport aux grands centres d'innovation.

Sans doute, les cultures celtiques modernes se caractérisent en général comme appartenant à des sociétés rurales, traditionnelles, dans lesquelles la transmission orale prédomine; mais cet aspect oral et populaire n'exclut pas d'autres formes de transmission, notamment par l'écriture, à l'initiative de savants capables de lire et comprendre les textes médiévaux; cette tradition ne s'est jamais interrompue en Irlande et au Pays de Galles. De plus le « Celtic Revival » du XX^e s., qui visait surtout à développer l'usage des langues celtiques et la connaissance des littératures médiévales, a certainement contribué à éveiller des vocations littéraires, et à créer des littératures celtiques modernes, tout en rendant quelque fierté aux locuteurs des langues celtiques.

Pour moi, les cultures celtiques représentent aussi un certain regard sur les cultures dominantes: un regard indépendant, chaque culture choisissant ce qui lui plaît et rejetant ce qui lui déplaît. Nous avons dans les cultures celtiques des cultures où le principal, c'est finalement de rester fidèle à soi-même.

En face de cette diversité, de cette richesse des cultures celtiques, vous me permettrez d'évoquer ma contribution personnelle. C'est la mise en application d'une certaine conception des études celtiques.

C'est d'abord une contribution linguistique: j'ai mené parallèlement, 1) des recherches en grammaire comparée (pour la continuation du *Lexique étymologique de l'irlandais ancien*, à la suite de J. Vendryes et de E. Bachellery) et 2) en syntaxe historique des langues celtiques (phrases nominales en parataxe ou "épitaxe": thèse de 1985, non publiée).

Pour le *Lexique*, je devais procéder à la collecte des documents les plus anciens des langues celtiques insulaires: cela m'a conduit à réexaminer (3) les gloses en vieux-breton (les plus anciens documents bretons). Mais avec les gloses, j'étais amené aussi à étudier l'histoire des textes médiévaux (la transmission du texte de Bède et de Priscien), la paléographie des manuscrits, etc. C'est la "philologie des gloses", dont le but ultime est d'évaluer la culture des moines auteurs des gloses, au IX^e s.

J'ai suivi aussi une 4^e orientation, à la suite de M. Lejeune: l'étude des inscriptions gauloises; il s'agissait de publier les nouveaux textes (Châteaubleau) et de terminer le corpus épigraphique (Recueil des Inscriptions gauloises). Je suis passé naturellement de l'épigraphie gauloise à l'épigraphie gallo-romaine, et à l'onomastique gallo-romaine.

L'étude des inscriptions gauloises sur l'instrumentum m'a entraîné d'une part vers l'étude paléographique de la cursive latine, d'autre part vers l'étude des textes magiques.

Enfin, j'éprouve le besoin d'apporter une contribution littéraire : faire connaître les littératures celtiques en France (cela s'est limité à une traduction des Mabinogion, en 1993).